

Maurice Leblanc

Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur

Édition d'Adrien Goetz



folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Maurice Leblanc

Arsène Lupin,
gentleman-
cambrioleur

Édition d'Adrien Goetz

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2021.

*Couverture : Illustrations © IM-Kharbine-Tapabor ;
AerialPerspectiveImages / Getty-Images.*

PRÉFACE

« Notre voleur national,
comme vous l'appellez... »

« LUI ! s'écria-t-il épouvanté : serait-ce lui ? »

Alexandre DUMAS,
Joseph Balsamo

Balzac, Dumas, Flaubert, Maupassant : Maurice Leblanc a rêvé de les rejoindre au panthéon des lettres ; il y est arrivé, à sa manière, par surprise. Les livres de ces auteurs qu'il vénérât composent l'arrière-pays des mystères qu'il invente – autant que les falaises de Normandie dans L'Aiguille creuse ou les façades parisiennes dans Arsène Lupin contre Herlock Sholmès. Ces deux romans forment, avec celui-ci, une trilogie dont le détective britannique emprunté à Conan Doyle est, malgré lui, le trait d'union. Sur ce fond – et ces double fonds – se détache, en trois mouvements, la silhouette du gentleman-cambrioleur, devenu mythe universel. Leblanc attendait que la postérité couronne ses romans d'amour, ses héroïnes nommées Madeleine, Fernande, Charlotte ou Régine, avec autant de certitude que Voltaire était fier de ses tragédies.

Leblanc aurait été heureux de voir que les écrivains lui ont souvent accordé une place dans leurs

bibliothèques – mais bien grâce à Arsène Lupin et pas à ses nouvelles sentimentales. Julien Gracq dans Lettrines 2 rêve encore du « pays d’Arsène Lupin, le pays où les “coupés” de 1910 font la course avec les rapides¹ ». Il pense à l’une des plus belles scènes, Hitchcock avant Hitchcock, d’Arsène Lupin gentleman-cambrioleur (p. 136-137), ce roman avec lequel commence la légende. Jean d’Ormesson dans Au revoir et merci se moque des enquêtes du temps de sa jeunesse qui visaient à savoir si les normaliens préféreraient lire Marx ou saint Thomas : « Je répondais : “Arsène Lupin”, ce qui était d’ailleurs vrai². » André Comte-Sponville, intervenant dans un très sérieux colloque regroupant des « lupinologues », salue le « gentilhomme-philosopheur » capable de donner en badinant la définition de la sagesse épicurienne : « L’épanouissement d’un bonheur tranquille, grave, inconscient, à l’abri du passé et même de l’avenir.³ » Je me souviens d’Umberto Eco, lors d’un déjeuner sur la terrasse de ce café Marly d’où l’on découvre la pyramide du Louvre, lui qui avait inventé Guillaume de Baskerville et les mystères du Nom de la rose, me demandant si je pouvais lui faire découvrir Étretat et s’il était possible de louer une barque pour aller voir la face cachée de l’Aiguille⁴.

1. Julien Gracq, *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, 1995, p. 327.

2. Jean d’Ormesson, *Œuvres*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 2015, p. 82.

3. André Comte-Sponville et François George, *Arsène Lupin gentilhomme-philosopheur*, préface de Jean Romain, Éditions du Félin, 1996, p. 65. La citation se trouve dans *La Demoiselle aux yeux verts* dans *Arsène Lupin*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », t. II, 1986, p. 104.

4. C’était en 2009, au moment de la parution de *Vertige de la liste* (Louvre éditions-Flammarion). À propos de Leblanc et du roman policier, voir Umberto Eco, *De Superman au surhomme*, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1993.

Voici Lupin, aussi fameux que Robin des Bois, mais qui ne redonne pas tout aux pauvres, aussi connu que James Bond, sauf que lui n'a pas le « permis de tuer » et met au contraire son point d'honneur à n'assassiner personne, aussi malin que Maigret, aussi bondissant que Tintin... Maurice Leblanc n'a pas pressenti que la postérité ferait de son héros un mythe – admiré, adapté, imité, transposé, parodié –, une célébrité mondiale. À quarante ans, il n'a pas réussi à s'imposer dans le Paris littéraire : il se résigne alors à devenir un « homme de lettres » parmi tant d'autres, vaguement connu dans une aimable petite société. Le grand homme de son entourage est celui qui vit avec sa sœur Georgette, Maurice Maeterlinck, qui recevra le prix Nobel de littérature en 1911. A surgi sans s'annoncer ce gentleman-cambrioleur qui, à peine esquissé, lui échappe et sera l'occupation du reste de sa vie – il l'acceptera en bougonnant, sans comprendre qu'il avait décroché le gros lot car il aurait plus de lecteurs, infiniment plus, que toutes les célébrités qu'il côtoie, Paul Bourget, José-Maria de Heredia, Paul Hervieu, René Doumic, Gabriel Hanotaux, sans parler de l'immense Anatole France. À ce mystère, il faut trouver une explication.

Trop tard !

Le roman populaire, le roman amusant, les récits brefs publiés dans des revues ne sont pas en 1905 au ban de la littérature, ils sont un peu à côté. Jules Claretie, de l'Académie française, grand nom, respecté et honoré, accorde une préface complice à ce premier volume, Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur¹. Ros-

1. Beaucoup d'éditions contemporaines omettent cette préface, qu'on trouvera ici (p. 45).

tand est, de ce point de vue, un modèle : quel héros, depuis 1897, est plus populaire que Cyrano, dont le gentleman-cambrioleur emprunte le panache, la fougue, les gestes, le sens de la réplique ?

Leblanc se voyait, en rêve, comme l'un des petits-neveux de Flaubert, lui qui avait été mis au monde par le frère de l'écrivain, médecin à Rouen. Maupassant est pour lui une sorte de cousin idéal, un parrain, qu'il a peut-être fini par oser rencontrer, timidement, en 1891 : l'affaire du collier de la reine, l'enfance de Lupin, n'est-elle pas une réécriture de sa nouvelle la plus acide, « La parure » ? Flaubert avait parlé de « la mélancolie des paquebots », Leblanc met en scène son héros, dès la première scène, sur le pont trop joyeux d'un de ces vaisseaux de croisière qui, à la Belle Époque, sont des décors romanesques tout neufs : « Nous avons cette impression exquise d'être séparés du monde, réduits à nous-mêmes comme sur une île inconnue » (p. 51).

Sur le pont, il fait rejouer à ses personnages la scène fondatrice du « leurs yeux se rencontrèrent » de L'Éducation sentimentale : le narrateur « flirte » (mot d'époque) avec miss Nelly Underdown (« Une vague sympathie semblait répondre à l'empressement que je lui témoignais », p. 54). Elle lui plaît. La jeune femme a un nom de machine à écrire – la marque Underwood, Rolls pour écrivains, est lancée en sens inverse, de New York à la conquête du vieux monde, dans ces années 1900. Underwood ressemble à Underdown comme Holmes à Sholmès, le détective parodique qui intervient au dernier chapitre. Leblanc aime jongler avec les lettres. La première énigme naît d'un R majuscule, apporté par le télégraphe sans fil, nouveauté sur les navires ; cette lettre se retrouvera dans le finale, où elle « frémit » dans le nom de

Thibermesnil (p. 265). Dans « *La lampe juive* », second épisode d'Arsène Lupin contre Herlock Sholmès, la clé de l'énigme se cachera dans des lettres et des mots découpés dans des journaux¹. Dans le chapitre « *Le mystérieux voyageur* », voici Flaubert encore, dans un compartiment du « rapide » dont parlait Gracq : « Nos yeux se rencontrèrent », dit le mystérieux narrateur, face à une Mme Arnoux de circonstance dont le mari, hasard cocasse, est « sous-directeur aux services pénitentiaires ». Mais elle utilise le plus élégant des rouges à lèvres de la maison Dorin, alors inégalable.

Dans les dernières pages, à nouveau, « ils se virent » : miss Underdown réapparaît, manière de transformer cette suite d'épisodes en un récit clos et cohérent – même si, en relisant et polissant sa prose pour la transformation de ce feuilleton en roman, Leblanc a gardé, par amusement, par goût de la parodie peut-être, quelques-unes des facilités du genre : « Qu'allait-il se produire ? » Arsène Lupin gentleman-cambrioleur est l'ouverture de la série, même si Leblanc a prétendu qu'il n'envisageait pas vraiment alors de lui donner une suite, une pièce lyrique où l'on trouve déjà tous les leitmotifs et les thèmes qui rythmeront le « canon » lupinien – s'il est permis de reprendre le terme en usage dans le camp adverse, chez les fanatiques de Conan Doyle.

Leblanc n'a rien d'un naïf : il manie avec ironie les codes du roman pour tous. À cette date il a renoncé, sans oser totalement se l'avouer – son biographe Jacques Derouard l'a démontré avec finesse – à être Flaubert ou Maupassant². Jules Huret, journaliste

1. Voir la préface de l'édition de ce roman en Folio classique.

2. Jacques Derouard, *Maurice Leblanc : Arsène Lupin malgré lui*, Séguier, 1989.

qui popularisa l'interview littéraire, avait tracé, en un volume qui réunissait des auteurs en vue, le bilan de la situation l'année même où le romancier débutant, amateur de courts récits, avait publié sans succès son premier livre, *Des couples*¹. Huret fait dire à Huysmans : « Mais, là où il [Zola] a passé, il ne reste plus rien à faire : de même qu'après Flaubert, la peinture de la vie médiocre est interdite à quiconque, et qu'après Balzac il est inutile de reprendre des Goriot ou des Hulot ; de même encore... Tenez, dans ce quartier de la rue de Sèvres et de Vaugirard, il y a des coins de couvent qui me tenteraient bien... mais quoi² ! comment oser même essayer, quand on a lu les *Misérables* ! Non je vous dis, après des êtres pareils, il n'y a plus qu'à s'asseoir... » Huret a interrogé beaucoup des admirateurs et des proches de Leblanc, lui-même trop débutant pour figurer dans cette enquête : Maurice Maeterlinck, Paul Bourget, Edmond de Goncourt, Rosny aîné, Paul Margueritte, Jean Ajalbert³ et évidemment Jules Claretie, « un des rares académiciens qu'on ait quelque chance de rencontrer sur le boulevard ». Le changement de génération, au tournant de cette course automobile qu'est 1900, a de quoi décourager les débutants. Le bilan est rude : les naturalistes, les symbolistes, les décadents semblent avoir tout dit et Leblanc doit sentir, comme Herlock Sholmès au dernier chapitre, qu'il « arrive trop tard ».

Et si le roman à la Conan Doyle était une expérience intéressante ? Leblanc n'y a vu d'abord qu'un pis-aller,

1. Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Bibliothèque Charpentier, 1891.

2. Il s'agit du couvent des Visitandines, qu'on trouvera cité dans *Arsène Lupin contre Herlock Sholmès*.

3. Sur Leblanc et Ajalbert, voir notre préface à *Arsène Lupin contre Herlock Sholmès* en Folio classique.

une activité alimentaire, sans se rendre compte que le feuilleton et le roman policier sont peut-être les histoires d'amour et le roman psychologique continués par d'autres moyens, dégraissés de leurs descriptions, enrichis de dialogues de théâtre – ce que comprendront les surréalistes, admirateurs de Fantômas plus que de Lupin. Le pis-aller deviendra best-seller. Huret est allé voir Maupassant, « l'homme de Paris le plus difficile à approcher », qui au seul mot de « littérature » a mis l'enquêteur à la porte. Celui-ci « ouvre des yeux comme des hublots » et comprend que Maupassant préfère « le yachting ».

La croisière – « l'étrange voyage ! » – fournit une métaphore de la lecture de ce roman à énigme d'un genre nouveau, où le coupable est connu dès le début : « C'est, au fond, vécue en une sorte de raccourci tragique, la vie elle-même, avec ses orages et ses grandeurs, sa monotonie et sa diversité, et voilà pourquoi, peut-être, on goûte avec une hâte fiévreuse et une volupté d'autant plus intense ce court voyage dont on aperçoit la fin au moment même où il commence » (p. 52). Le lecteur-voyageur, embarqué au Havre, sait qu'il arrivera à New York : aucun « suspens » dans cet entre-deux suspendu, hors du temps et sur la mer.

Le lecteur de 1905 a sous les yeux le titre de la revue où paraît ce premier épisode des aventures du gentleman-cambrioleur : Je sais tout. L'exploit, c'est que l'enquête commence ensuite¹... L'avenir est inscrit dès la première page, paradoxe absolu pour un roman policier. Leblanc commence par renverser les codes. Le romancier omniscient est concurrencé par un lecteur

1. La campagne publicitaire, révolutionnaire alors, inventée par Pierre Lafitte pour lancer son titre consistait à téléphoner à des numéros pris au hasard en demandant « Que savez-vous ? » ; les malins qui répondaient « Je sais tout » gagnaient un abonnement.

qui sait tout, par ce Lupin qui en sait plus encore, et dont on devine bien qu'il a fait le coup. Reste à savoir qui dit « je ». Faut-il le révéler à ceux qui n'auraient pas encore lu ce livre ?

« Le pré de la préface rend présent l'avenir, le représente, le rapproche, l'aspire et en le devançant le met devant », a écrit Derrida dans un tout autre contexte¹ : voilà une bonne raison d'utiliser toujours en postface les préfaces des romans policiers. Spolier des lecteurs qui croient posséder les livres qu'ils ont entre les mains, en leur suggérant de lire d'abord une préface qui en dira trop, relève du cambriolage littéraire et n'est guère digne d'un gentleman. Mieux vaut passer la préface ou la lire à la fin.

Né des livres

Julien Gracq l'avait vu lui aussi, constatant que le « terrain de lecture », comme il le dit dans En lisant en écrivant, « d'un roman policier (fût-il aussi daté qu'Arsène Lupin) [est] un temps fondamentalement béant sur le possible, un temps qui est celui de la pure expectative – celui du présent déjà en déséquilibre et tout aspiré par l'avenir² ».

Voilà pourquoi le lecteur est invité à regarder : « Arsène Lupin, c'était peut-être ce monsieur... ou celui-là... mon voisin de table... mon compagnon de cabine... » ; il doit avoir ce don de l'observation et de la déduction dont le modèle est alors Sherlock Holmes, figure que ce roman se donne pour but de dépasser. Le détective le plus célèbre du monde va barboter et les

1. Jacques Derrida, *La Dissémination*, Seuil, 1972, p. 13.

2. Julien Gracq, *op. cit.*, p. 679.

policiers seront d'abord ridicules. Ganimard porte déjà ici sa « redingote vert olive¹ », vêtement qui évoque à la fois le vert Empire et la redingote grise de Napoléon. Il n'a que peu de points communs avec le jeune et brillant Gaston Gallimard, que Leblanc a pu croiser, qui n'est pas encore éditeur et qui ne se vexe pas.

Lupin à bord ? Dans Pierre et Jean, Maupassant avait inventé un voyage transatlantique à bord de la Lorraine ; Leblanc embarque son héros sur la Provence. Il ne saurait être qu'en première classe. Les autres passagers sont d'emblée exclus du roman, on jette à peine un regard à l'« entrepont où grouillaient les émigrants ».

Déjà tout armé, déjà connu de tous, Lupin se donne comme un personnage qu'il n'est pas besoin de présenter. Primesautier, bondissant, séducteur, manipulateur, généreux, amateur de bons tours, il ne peut s'empêcher de voler les montres de Ganimard et de Sholmès, son péché mignon. Son monde est celui des années d'avant 1914, la « bonne société » que décrit un chroniqueur comme André de Fouquières au début de Cinquante ans de panache², où l'on déjeune au cercle et où l'on dîne en ville, où l'on se retrouve dans des propriétés de campagne ornées de collections historiques, où les « autos » remplacent les équipages. L'un des charmes de la lecture des Lupin, c'est l'automobile « 24 H-P », les paniers à salade et les autobus, le tramway et les bicyclettes, sans oublier un sous-marin au nom de carte à jouer, qui refera surface dans L'Aiguille creuse.

1. « La redingote olive » sera le titre de l'un des chapitres du roman 813.

2. Éditions Pierre Horay, 1951.

Sa première carte de visite, pour faire connaissance, comme l'on disait alors en ajoutant « p.f.c » après son nom – comme aujourd'hui j.p.p. ou m.d.r. – dit tout dès le début du livre : son talent, son œil, son esprit. Il est d'emblée « Arsène Lupin, le fantaisiste gentleman qui n'opère que dans les châteaux et les salons, et qui, une nuit, où il avait pénétré chez le baron Schormann, en était parti les mains vides et avait laissé sa carte, ornée de cette formule : "Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur, reviendra quand les meubles seront authentiques". » Le trait d'union est capital : il ne s'agit pas d'un gentleman qui serait cambrioleur, il est autant l'un que l'autre, oxymore en tenue de soirée. Leblanc avait intitulé certains de ses contes « Un gentleman » – le héros y volait des automobiles – ou « Vieille noblesse », ce n'étaient que des esquisses. Le dialogue de Lupin et de Ganimard dans la cellule de la Santé exprime ce côté Janus bifrons dans une langue de pur théâtre. Lupin varie les tons, de la plus exquise courtoisie à l'argot des prisons où l'on dit « cent mille balles », même si ce langage populaire a ses lettres de noblesse puisqu'on désignait l'argent de cette manière dès le XVII^e siècle.

Lupin s'inspire-t-il des cambrioleurs réels de son temps ? L'anarchiste Marius Jacob notamment ? Jacques Derouard a fait justice de cette légende tenace, malgré l'image de la trousse de cambrioleur de ce fameux Jacob publiée dans Je sais tout. Doit-il son nom à un conseiller municipal de Paris, Arsène Lopin ? Cela n'a pas grand intérêt. Il sort tout droit des meilleurs livres, romans et ouvrages historiques mêlés : il ressemble à Vidocq, forçat passé du côté de la préfecture de police, qui laissa des Mémoires. Il y a en lui du Cartouche, le chef de bande du temps du Régent, du Mandrin, contrebandier du XVIII^e siècle, du Vautrin, on le verra mieux encore dans 813 – Balzac

s'inspirait de Vidocq pour inventer son personnage aux divers pseudonymes¹. Il tient un peu aussi de Jean Valjean devenu M. Madeleine, en plus délié et en plus souple, ou d'Edmond Dantès réapparaissant en Monte-Cristo. Le cabinet secret en forme d'alcôve des Dreux-Soubise, c'est la première chambre close des aventures de Lupin : elle reprend les terrifiantes histoires inventées par l'auteur de La Comédie humaine dans La Grande Bretèche et L'Auberge rouge. Henriette Lupin porte un prénom balzacien, celui de l'héroïne du Lys dans la vallée. D'autres références sont aujourd'hui plus difficiles à saisir. Elsa de Lavergne a identifié certains procédés lupiniens dans La Tresse blonde, roman oublié de Fortuné du Boisgobey paru en 1875, où un précieux ouvrage historique est volé parce qu'il contient, comme à Thibermesnil, la révélation des souterrains². Lupin sort des journaux et des faits divers, mais d'abord de la bibliothèque de Leblanc, où les livres d'histoire côtoient ceux des grands auteurs aimés. Tout est déjà dans les bibliothèques.

Voilà pourquoi peut-être Lupin est un personnage qui séduit tant les écrivains : il est des leurs. Dans sa prison, Lupin lit « le Culte des héros de Carlyle, édition anglaise, et un elzévir charmant, à reliure du temps, le Manuel d'Épictète ». Il est donc bien philosophe – être stoïcien est idéal quand on est enfermé – et à la mode, car les Français cultivés d'alors, à l'instar de Marcel Proust, lisent Carlyle. Autant savoir ce

1. Voir Marcel Bouteron, « Un dîner avec Vidocq et Sanson (1834) », *Études balzaciennes*, Jouve, 1954, p. 119-136. Le pacte faustien conclu dans 813 entre Lupin et le poète Gérard Beaupré rappelle de manière frappante celui de Vautrin avec Lucien de Rubempré.

2. Elsa de Lavergne, *La Naissance du roman policier français. Du Second Empire à la Première Guerre mondiale*, Classiques Garnier, 2009.

qu'il faut attendre d'un « héros ». Chez Carlyle, les héros peuvent être Luther, Cromwell ou Napoléon. Dans L'Aiguille creuse, le gentleman se souviendra de ses lectures de détenu et gravera dans la roche : « César. Charlemagne. Roll. Guillaume le Conquérant. Richard, roi d'Angleterre. Louis le onzième. François. Henri IV. Louis XIV. Arsène Lupin. » Roll apparaît déjà dans sa première histoire : le tombeau de Rollon, premier duc normand, se trouverait à Thibermesnil... En avançant dans sa « série », comme on ne dit pas encore, Leblanc ne cessera jamais d'en renforcer la cohérence. Balzac a-t-il procédé autrement ?

Les vrais lecteurs de Leblanc se réjouissent de rencontrer le nom de Lupin chez Balzac¹, autant que ceux de Proust quand ils croisent un Charlus sous la plume de Saint-Simon.

Quand une bibliothèque moderne fut enfin ouverte à la prison de la Santé, en 2019 – pour remplacer celle qui avait existé au XIX^e siècle – sous l'impulsion d'une association qui porte le beau nom de « Lire pour en sortir », plusieurs voix demandèrent avec humour qu'elle porte le nom de « Bibliothèque Arsène-Lupin ». Cela aurait été justice.

Leblanc a lu Conan Doyle, publié en français chez le même éditeur que lui, mais peut-être pas tant que cela et pas tout de suite. Il a au moins dû regarder de près la nouvelle « Les danseurs² », dont Je sais tout a publié la traduction en 1905 : Holmes est appelé dans une propriété du Norfolk, déchiffre un code secret formé de dessins – l'inscription de Thibermesnil

1. Lupin est un personnage du roman *Les Paysans*, où il a toute une famille. Bibi-Lupin est le chef de la police dans *Le Père Goriot*.

2. « The Adventures of the Dancing Men » (1903).

rappelle, de loin, habilement, ce schéma. « L'arrestation d'Arsène Lupin » n'a en revanche rien à voir avec les enquêtes du maître britannique. Leblanc invente et s'autorise autant de pirouettes que son personnage. Une héroïne accoudée au bastingage, un faux coupable qui mène l'enquête, sans démasquer celui que le lecteur ne saurait suspecter – puisqu'il est le narrateur... L'idée est magistrale, Agatha Christie s'en souviendra ou la redécouvrira.

Dès son premier essai Leblanc démontre qu'il aura un style personnel dans un genre qui n'était pas le sien¹. Il a lu Edgar Poe et Émile Gaboriau, sans doute de longue date, quand il n'imaginait pas qu'il pût se lancer sur leurs traces avec des armes empruntées à Flaubert. Lupin tient de l'enquêteur des Histoires extraordinaires, le détective Dupin ; il tire aussi les leçons des lourdeurs de Lecoq, le héros de L'Affaire Lerouge de Gaboriau. Se souvenir d'Edgar Poe c'est aussi connaître son traducteur, Charles Baudelaire, qui écrit « lac de sang » à propos de Delacroix – « lac de sang » écrira Leblanc, devant la plage d'Étretat, dans L'Aiguille creuse. La culture de Leblanc se cache sous sa prose. Quand il évoque « en allant des ruines de Jumièges aux ruines de Saint-Wandrille, l'étrange petit château féodal du Malaquis, si fièrement campé sur sa roche, en pleine rivière » et décrit « la base de ses tourelles sombres [qui] se confond avec le granit qui le supporte, bloc énorme détaché d'on ne sait quelle montagne et jeté là par quelque formidable convulsion » impossible de ne pas comprendre qu'il construit sur la Seine un burg imaginaire, sorti du Rhin de Victor Hugo, ce grand roman-fleuve méconnu : « Dans cet ancien repaire de héros et de brigands, habite le baron

1. Voir en Annexes son texte « Qui est Arsène Lupin ? », p. 295.

Nathan Cahorn, le baron Satan », autant dire moderne burgrave de la finance – et Leblanc, qui échoue alors au théâtre, se souvient que Victor Hugo lui-même avait fait un four avec Les Burgraves. Le mythe est mis au goût du jour : le burg est électrifié, comme les appartements qui serviront de décor à Arsène Lupin contre Herlock Sholmès. De quoi frapper Gracq, auteur d’Au château d’Argol.

Il ne faudra pas forcer beaucoup Leblanc pour le pousser à écrire la suite. Il a un peu minaudé, au début. Son éditeur Pierre Lafitte accompagné de son bras droit Marcel L’Heureux sont venus le supplier au château de Gueures, dans le pays de Caux, où il s’était réfugié pour résister aux sirènes des premiers succès. Edmond de Goncourt, que Leblanc admire, était bien l’auteur d’une petite pièce oubliée, À bas le progrès, où un voleur homme du monde s’introduisait chez un peintre, rencontrait sa fille et tombait dans ses bras – et le critique dramatique de la revue L’Artiste avait employé l’expression de « gentleman-filou¹ »... Mais qui s’en souvenait ?

Lupin écrivain ?

Leblanc aurait souffert d’être dévoré par son personnage. Les commentateurs le répètent à l’envi. Est-ce exact ? Ne lui prête-t-on pas le complexe de Conan Doyle, éternelle victime de Sherlock, ne parvenant pas à le noyer ? Maurice ressemble à Arsène et se confond

1. Il s’agissait de l’influent André de Lorde, qui tenait la rubrique « Le mois dramatique », saluant l’interprétation d’André Antoine dans *L’Artiste*, 63^e année, 1893, p. 55-56.

parfois avec lui, heureux d'inventer sans avoir à se renier : « Il donnait l'impression du monsieur qui se divertit à la pièce qu'il fait jouer, et qui, dans la coulisse, rit à gorge déployée de ses traits d'esprit et des situations qu'il imagina. Décidément, c'était un artiste en son genre. » Le cambrioleur est écrivain. Le narrateur, c'est bien lui, de temps à autre. Artiste, il laisse sa carte ou « sa griffe », comme le dit Ganimard, expert dans l'art du crime qui reconnaît d'instinct une signature, comme un conservateur de musée identifie le style d'un maître. Tel un peintre, Lupin a son catalogue raisonné, qui s'enrichit d'exploits dont nul ne saura rien dans les romans ultérieurs, énumérés en passant : « le vol du Crédit Lyonnais, le vol de la rue de Babylone, l'émission des faux billets de banque, l'affaire des polices d'assurance, le cambriolage des châteaux d'Armesnil, de Gouret, d'Imblevain, des Groseillers... »

Celui qui porte un masque, change d'apparence, ne se fait pas toujours reconnaître, selon Maupassant, dans la préface de Pierre et Jean, c'est bel et bien l'écrivain : « "Si j'étais roi, assassin, voleur, courtisane, religieuse, jeune fille ou marchande aux halles, qu'est-ce que je ferais, qu'est-ce que je penserais, comment est-ce que j'agirais ?" Nous ne diversifions donc nos personnages qu'en changeant l'âge, le sexe, la situation sociale et toutes les circonstances de la vie de notre moi que la nature a entouré d'une barrière d'organes infranchissable. L'adresse consiste à ne pas laisser reconnaître ce moi par le lecteur sous tous les masques divers qui nous servent à le cacher¹. » Leblanc n'a pas renoncé à être Maupassant ou rien. Il détourne juste l'attention. Technique de prestidigitateur. Il écrit

1. Préface de *Pierre et Jean*, Folio classique, p. 58.

autre chose, déguise son style, mais reste fidèle à cette définition frappante qu'a donnée Maupassant dans cette espèce d'« art littéraire » renouvelé de Boileau qu'est la préface de Pierre et Jean.

« J'ai toutes les écritures à volonté », dit Lupin, comme en réponse. « Très amusant, très curieux, votre roman. Je vous jure qu'il me passionne », fait Dreux-Soubise à Floriani, reconnaissant en lui l'auteur du vol du collier. Lupin, identifié comme écrivain, se confond avec Leblanc. Il a pris la parole pour raconter, donner « le fin mot » de l'énigme et suggérer « avec une émotion contenue » ce qu'a été sa jeunesse.

Comme Rocambole, le héros de Ponson du Terrail, il change sans cesse de nom. Grimé en Désiré Baudru, il révèle ses recettes. Pour décrire ce héros qui modifie son apparence, Leblanc choisit un récit fragmenté, qui peut changer d'angle de vue plusieurs fois par chapitre. Qui dit « je » ? Souvent un autre. Le narrateur prend plusieurs voix durant le premier chapitre, les masques se succèdent, l'action bascule et le point de vue se renverse – comme avec un appareil photographique : « Vingt fois j'ai vu Arsène Lupin, et vingt fois c'est un être différent qui m'est apparu... ou plutôt le même être dont vingt miroirs m'auraient renvoyé autant d'images déformées, chacune ayant ses yeux particuliers, sa forme spéciale de figure, son geste propre, sa silhouette et son caractère » (p. 67). Mais qui dit cela ? Maurice Leblanc ? Au chapitre 3, impossible de savoir qui prend la parole ; l'identité du protagoniste vient d'être brouillée, Lupin peut avoir tous les visages, le lecteur s'est déjà fait berner et Ganimard aussi. Au chapitre « Le Sept-de-cœur », le narrateur est l'historiographe de Lupin, que le lecteur a envie de confondre avec Leblanc, cet homme à la moustache tombante et au chapeau de feutre dont Pierre Lafitte

fournit le portrait photographique en tête de la première édition. Mais est-ce bien sûr ?

Sur le bateau, dans la première nouvelle, il était impossible d'identifier Lupin : son masque était « je ». Dans la sixième, autre dissimulation, le narrateur évoque dès le début la mort de Jean Daspry, l'excluant ainsi des suspects. Leblanc jubile quand son lecteur regarde ailleurs. Ganimard a sous les yeux Désiré Baudru et atteste qu'il n'est pas Lupin. D'où de constants dédoublements de personnalité. Lupin à bord de la Provence enquête sur Lupin. Dans le château du Malaquis il veut faire « arrêter Ganimard par Ganimard ». L'homme invisible de Wells, en 1897, se reconnaît à ses bandelettes ; Lupin à ses actes. Son visage est une sculpture, qu'il modifie à coup de régimes ou d'injections de paraffine.

Serait-ce lui ? C'est la question qui se pose au protagoniste du « Mystérieux voyageur ». Les lecteurs pour le savoir n'ont que le récit de sa somnolence rythmée par le train, un paysage intérieur : « Des rêves inconsistants et légers bientôt l'agrémentèrent, un être qui jouait le rôle et portait le nom d'Arsène Lupin y tenait une certaine place. Il évoluait à l'horizon, le dos chargé d'objets précieux, traversait des murs et démeublait des châteaux. » Le personnage finit par s'écrier « Moi, Arsène Lupin ! » Dans ce chapitre virtuose, « Arsène Lupin s'en allait à la recherche d'Arsène Lupin ! », c'est un peu Rousseau juge de Jean-Jacques. Quand miss Nelly le retrouve, à la fin, est-il encore capable de se reconnaître lui-même ? Ému, amoureux, honteux de se montrer la main dans le sac, il bafouille presque ses confessions : « Comme le passé est loin ! [...] En mémoire de ces heures, ne songez pas à ce que vous savez. Que le passé se relie au présent ! Que je ne sois pas celui que vous avez vu cette nuit, mais celui

d'autrefois, et que vos yeux me regardent, ne fût-ce qu'une seconde, comme ils me regardaient... Je vous en prie... Ne suis-je plus le même ? » Impossible de ne pas avoir en tête la fin de L'Éducation sentimentale.

Un pedigree

Pour savoir qui est Lupin, encore faudrait-il qu'il soit décrit. Or il peut être tout le monde. On le reconnaît à son style – encore un trait qui le rapproche des bons écrivains. L'illustrateur Léo Fontan lui donnera pour l'éternité un monocle et un chapeau haut de forme, qui ne sont pas dans les romans, accessoires d'un homme sans visage. Tout au plus a-t-il parfois une canne à la main, mais Balzac avait bien la sienne, dont on disait qu'elle le rendait invisible et lui permettait d'entrer dans toutes les maisons¹.

Lupin a pourtant dès le premier volume, alors même que Leblanc n'imagine pas qu'il y en aura d'autres, une biographie : « Il est probable que le nommé Rostat qui travailla, il y a huit ans, aux côtés du prestidigitateur Dickson n'était autre qu'Arsène Lupin. Il est probable que l'étudiant russe qui fréquenta, il y a six ans, le laboratoire du docteur Altier, à l'hôpital Saint-Louis, et qui souvent surprit le maître par l'ingéniosité de ses hypothèses sur la bactériologie et la hardiesse de ses expériences dans les maladies de la peau, n'était autre qu'Arsène Lupin. Arsène Lupin, également, le professeur

1. Au sujet du romancier omniscient explorant la « société canaille », voir Lucien Dällenbach, *La Canne de Balzac*, José Corti, 1996, et le roman de Delphine de Girardin, *La Canne de M. de Balzac*, Paris, Librairie de Dumont au Palais-Royal, 1836.

de lutte japonaise qui s'établit à Paris bien avant qu'on n'y parlât du jiu-jitsu. Arsène Lupin, croyons-nous, le coureur cycliste qui gagna le Grand Prix de l'Exposition, toucha ses 10 000 francs et ne reparut plus. Arsène Lupin peut-être aussi celui qui sauva tant de gens par la petite lucarne du Bazar de la Charité » (p. 107).

Il aura aussi une jeunesse et même une enfance, une famille, un pedigree – et une première aventure, qui n'arrive pas tout de suite, « Le coffre-fort de Madame Imbert », seule nouvelle où son nom n'évoque rien à personne, pas encore... Cette fois Leblanc, ce grand lecteur, puise dans une autre source, essentielle pour lui, l'actualité, le journal. Il y a trouvé la véritable affaire « Humbert », qui marqua les esprits¹. Le terreau des faits divers a toujours nourri le feuilleton. Lupin va dénouer un mystère réel, que tout le monde à l'époque a en tête. Mais il sera berné par le couple Imbert. Dans l'affaire du mystérieux voyageur, il avait été humilié et ligoté : la force du héros, c'est qu'il lui arrive d'avoir le dessous, d'être défaillant : « Une réelle colère l'agitait, faite de rancune et d'amour-propre blessé », dit-il à son historiographe. Il renvoie ici encore à un fait divers qui avait agité les journaux, le crime de la rue Fontaine. Dans Arsène Lupin contre Herlock Sholmès, il s'attaquera à l'affaire du diamant bleu, un mystère authentique dont ses lecteurs avaient forcément entendu parler, avec des personnages réels qui semblaient sortir d'un roman de Leblanc².

1. André de Fouquières l'évoque dans *Mon Paris et ses Parisiens* : « La fortune mondaine – si l'on peut dire – de cette forte femme, qui eût semblé mieux à sa place à la caisse d'une brasserie de province que dans un salon, est un de ces phénomènes saugrenus comme on en observe de temps à autre à Paris » (Éditions Pierre Horay, 1953, p. 270).

2. Voir à ce sujet la préface de ce livre en Folio classique.

Dans quel sens a lieu la transposition ? Il y a de quoi hésiter. Dans la presse, le fait divers côtoie le feuilleton. Dans Je sais tout, les articles historiques ou scientifiques viennent lester la fiction ; un jeu entre le faux et le vrai se livre entre les pages. En volume, ensuite, cette référence aux périodiques accrédite les inventions les plus invraisemblables ; « Tous ces événements sont connus du public. L'affaire fut de celles qui passionnèrent l'opinion... » Les lecteurs du livre et ceux des journaux, qui jouent un rôle constant dans les histoires de Lupin, du Réveil de Caudebec à L'Écho de France ou au Grand Journal, sont les mêmes. Ils composent « la galerie », mot que Leblanc aime bien, pour dire que Lupin va l'épater.

Géographie et histoire

Les effets de réel sont partout. Leblanc a en main l'indicateur des chemins de fer qui partent de la gare Saint-Lazare. Les souvenirs de ses nombreux allers-retours entre Paris et Rouen lui servent à camper une Normandie vraisemblable, celle des méandres de la Seine et des tunnels, des haies et des petits chemins. Quand il décrit, ce qui est rare, c'est en peu de mots, comme une vignette d'illustration pour faire respirer la page¹ : Leblanc a passé sa jeunesse à sillonner le

1. Voir par exemple p. 247 : « Mais la lune écarta les nuages qui la voilaient, et, par deux des fenêtres, emplit le salon de clarté blanche. Cela ne dura qu'un moment. Très vite la lune se cacha derrière le rideau des collines. Et ce fut l'obscurité. Le silence s'augmenta de l'ombre plus épaisse. À peine, de temps à autre, des craquements de meubles le troublaient-ils, ou bien le bruissement des roseaux sur l'étang qui baigne les vieux murs de ses eaux vertes. »

pays de Caux, Jumièges, Saint-Wandrille, Tancarville où il revint souvent ensuite ; il connaît par cœur ces chemins parcourus à bicyclette, son sport favori où il excelle et qui lui a inspiré un roman sentimental et sportif, Voici des ailes ! Il sait ce que lui coûte la côte de Canteleu et l'émotion qu'il y a à découvrir, épuisé, derrière une rangée de peupliers dignes de Claude Monet, le manoir d'Agnès Sorel. Les Parisiens raffolent de cette Normandie de briques, de pierres et de colombages, avec ses plages et ses manoirs. Leblanc y voit des châteaux de romans gothiques, ceux qui étaient à la mode au début du XIX^e siècle, avec leurs histoires à faire peur : il modernise le thème en y apportant l'éclairage moderne, les autos qui foncent à trente à l'heure et les collections d'art les plus éclectiques.

D'emblée, le terrain de jeu de Lupin est l'histoire et la géographie. Leblanc, dans ce premier roman, déroule les origines de son héros : un paysage et un arbre généalogique. Lupin est un métis social, comme Lucien de Rubempré à qui Balzac a donné un père qui s'appelait Chardon. Il vient du peuple, mais il a son côté Guermantes. Leblanc brode, aidé peut-être de quelques ouvrages récents et du Grand Larousse, la filiation vraisemblable d'une fausse famille historique, les Dreux-Soubise, héritiers à la fois du scandale de l'affaire du collier au temps de Marie-Antoinette, de la banqueroute des Rohan-Guéméné, faits historiques, et d'un bijou qui est une forgerie à moitié factice, dont ils sont fiers alors qu'il a fait le déshonneur de leur famille. Le collier « en esclavage » que Marie-Antoinette ne porta jamais est arboré par la comtesse de Dreux-Soubise comme s'il était un cadeau royal. L'affaire, qui précède la Révolution et avait inspiré Alexandre Dumas – en attendant de faire le bonheur

des lecteurs des aventures de Blake et Mortimer par Edgar P. Jacobs – contribua à ruiner l'image de la monarchie. Les Dreux-Soubise sont la parentèle fastueuse du jeune Arsène, le grand monde où tout sonne faux, la part romanesque de son enfance déshéritée. Henriette d'Andrézy a commis le crime originel de ne pas se marier dans son milieu, d'être, par amour, Mme Lupin – une situation de roman populaire, détournée ici avec art.

Arsène use de l'objet de ce premier vol pour sauver sa mère, qui de parente éloignée est passée au statut d'amie de pension de la comtesse de Dreux-Soubise avant d'être considérée comme une bonne, femme de chambre et couturière, soumise à cet « esclavage » dont le collier est le triste symbole. Cette parure est un « fardeau » pour celle qui la porte ; le cambriolage l'en affranchit. Arsène a libéré sa mère. Il a compris que l'authentique dans le collier est ce qui ne brille pas. La leçon vaut pour l'écrivain ; dans une nouvelle comme celle-ci, la construction vaut autant que les pierres : « Il comprit que les diamants n'étaient que l'ornement, que l'accessoire, mais que la monture était l'œuvre essentielle, la création même de l'artiste, et il la respecta. Pensez-vous que cet homme l'ait compris également ? » (p. 161).

De son père, Lupin tient bien des traits de caractère. Ce père s'appelle Théophraste (prénom rare, même à cette époque). Il renvoie au philosophe grec auteur de Caractères – des portraits qui inspirèrent La Bruyère, autre auteur conscient d'arriver « trop tard » –, penseur aristotélicien, végétarien aussi, comme Arsène qui l'avouera dans le chapitre du roman suivant intitulé « Herlock Sholmès ouvre les hostilités ». Il évoque Théophraste Renaudot, l'inventeur du journalisme

moderne avec La Gazette en 1631 – tout vient de lui. Il rappelle peut-être aussi Théophraste Longuet, le héros de Gaston Leroux qui hantait les catacombes en dialoguant avec le bandit Cartouche dans un roman-feuilleton fantastique, commencé en 1903.

Arsène hérite de Théophraste Lupin son talent pour les arts martiaux, et notamment le jiu-jitsu, très en vogue dans la bonne société des années 1900 – que Ganimard ignore parce qu'il n'a pas les codes du grand monde. Maeterlinck lui-même est un athlète¹. L'amour du sport est un signe de distinction : l'automobile, la vitesse, la boxe française sont des exercices de gentil-homme.

Arsène, fils de Théophraste et d'Henriette, a donné au comte de Dreux-Soubise une leçon qui vaut vengeance, avec une « attention délicate et chevaleresque ». Homme du peuple et aristocrate, il se moque du bourgeois – il est bien en cela fils de Baudelaire et de Flaubert.

Le collier était, aux yeux du comte de Dreux-Soubise « la demeure de ses pères », mais il n'en avait hérité que par raccroc, et c'était déjà l'objet d'une escroquerie ; le château du Malaquis semble être pour le « baron Satan » une maison de famille imprenable, mais il l'a achetée depuis peu. Le seul véritable héritier, on le découvrira dans L'Aiguille creuse, c'est Lupin, qui possède légitimement « le secret des rois de France » et devient donateur historique du musée du Louvre – même si son nom ne sera jamais inscrit, avec ceux des autres mécènes, sur les plaques de marbre de la rotonde d'Apollon.

Arsène est amateur de belles choses (Rubens, Watteau...) ; il aime Philippe de Champagne avant tout,

1. Le compagnon de Georgette Leblanc déclarait à Jules Huret : « Je bicycle tous les jours ».

et ne laisse pas passer le chandelier du Régent, ni une Vierge du XII^e... Il signale à l'occasion son goût pour l'Empire, qui jouera un rôle dans l'affaire du secrétaire d'acajou dans Arsène Lupin contre Herlock Sholmès. Le « sanctuaire inviolable » des collections Cahorn aura comme pendant, un peu plus tard, le musée de l'Aiguille creuse, antichambre du Louvre – qui sera cambriolé par Ganimard avec la complicité de Sholmès. À Thibermesnil le décor est moins intimidant dans « l'ancienne salle des gardes, vaste pièce, très haute, qui occupe toute la partie inférieure de la tour Guillaume, et où Georges Devanne a réuni les incomparables richesses accumulées à travers les siècles par les sires de Thibermesnil. Des bahuts et des crédences, des landiers et des girandoles la décorent. De magnifiques tapisseries pendent aux murs de pierre. » On y trouve tout de même « des girandoles signées Gouthière, et deux Fragonard, et un Nattier, et un buste de Houdon. » On aimerait que ce Fragonard soit Le Verrou, encore en mains privées à cette date. En 1912, Maurice Dekobra publie chez Aubert Les Mémoires d'un rat de cave, ou du cambriolage considéré comme un des beaux-arts. Les objets circulent. Dans Arsène Lupin contre Herlock Sholmès, Leblanc décrira une vente à l'hôtel Drouot et une brocante à Versailles. Lupin joue son rôle dans l'arène du marché de l'art : « Quel est le boyard, quel est le rajah imbécile et vaniteux qui possédera ce trésor ? À quel milliardaire américain est destiné le petit morceau de beauté et de luxe qui ornaît les blanches épaules de Léontine Zalti, comtesse d'Andillot ?... » Il s'agit de « la perle noire ».

Et Sholmès ?

Première rencontre, ils se croisent, photographie mentale. Sholmès n'oubliera pas Lupin, qui le sait. La France a Bertillon et ses analyses scientifiques¹, la Grande-Bretagne a Sherlock Holmes, son goût des empreintes et des cendres de cigarettes. Leblanc va se moquer de ces deux façons de mener une enquête. La méthode de Lupin diffère de celle du détective : « En général, pour remonter à l'auteur d'un crime ou d'un vol, il faut déterminer comment ce crime ou ce vol ont été commis, ou du moins ont pu être commis », expose le chevalier Floriani (p. 152). Ce qui signifie qu'il faut donc imaginer, intuitivement, construire une solution et non pas la déduire à partir des indices relevés sur place. Le comte de Dreux-Soubise s'absente pour aller vérifier si ce que Floriani a suggéré est envisageable. Floriani a trouvé sans avoir vu. Cette différence de méthode apparaîtra fondamentale dans Arsène Lupin contre Herlock Sholmès et dans L'Aiguille creuse, où les techniques de Conan Doyle – à base de traces dans la boue et de mesures métriques – seront tournées en ridicule. Floriani ne part pas de l'observation d'un vasistas : il suppose l'existence de celui-ci à partir du récit des faits. Le vasistas et la découpe dans le carreau sont la seule façon de rendre raison des phénomènes, un peu comme l'astronome Le Verrier qui déduisit l'existence de Saturne sans se donner la peine de prendre sa lunette pour vérifier. La résolution de l'affaire du collier est un jeu de l'esprit, pour ceux

1. Voir le catalogue de l'exposition des Archives nationales, *La Science à la poursuite du crime. D'Alphonse Bertillon aux experts d'aujourd'hui*, de Pierre Piazza et Richard Marlet, La Martinière, 2019.

qui assistent à la démonstration de Floriani, pour le lecteur qui s'émerveille d'une façon de procéder qui est aux antipodes de celle de Sherlock Holmes, pour Leblanc qui s'amuse à combler Pierre Lafitte en créant avec Lupin un anti-Sherlock, et en préparant l'entrée en scène de son double, Herlock – avant l'inversion des initiales, et le renversement de la méthode. L'affaire Désiré Baudru, symétriquement, était la faillite du système de Bertillon.

Dire : « Herlock Sholmès, le plus extraordinaire déchiffreur d'énigmes que l'on ait jamais vu, le prodigieux personnage qui semble forgé de toutes pièces par l'imagination d'un romancier » (p. 241), c'est établir par ricochet et sans contestation possible l'existence bien réelle de Lupin. Sherlock Holmes est un personnage ; Herlock Sholmès, qui ne se confond pas avec lui, existe bel et bien ; et donc Lupin existe aussi. « On fut un peu déçu par son aspect de bon bourgeois, qui différait si profondément de l'image qu'on se faisait de lui. Il n'avait rien du héros de roman, du personnage énigmatique et diabolique qu'évoque en nous l'idée de Herlock Sholmès. » À côté de lui, Wilson, figure comique, incarne la bêtise au sens de Flaubert. Est-ce pour le narguer que Lupin évadé dîne « à l'ambassade d'Angleterre », à quelques pas de l'Élysée ? Le génie de Lupin consiste à trouver l'explication qui rend réel le mystère le plus invraisemblable. En cela, Leblanc demeure fidèle à son cher Maupassant. Il a médité cette page, écrite à Étretat : « Le romancier qui transforme la vérité constante, brutale et déplaisante, pour en tirer une aventure exceptionnelle et séduisante, doit, sans souci exagéré de la vraisemblance, manipuler les événements à son gré, les préparer et les arranger pour plaire au lecteur, l'émouvoir ou l'attendrir. Le plan de son roman n'est qu'une série de combinaisons

ingénieuses conduisant avec adresse au dénouement. Les incidents sont disposés et gradués vers le point culminant et l'effet de la fin, qui est un événement capital et décisif, satisfaisant toutes les curiosités éveillées au début, mettant une barrière à l'intérêt, et terminant si complètement l'histoire racontée qu'on ne désire plus savoir ce que deviendront, le lendemain, les personnages les plus attachants¹. »

(À suivre...)

Au Lupin joueur et élégant succédera bientôt un autre personnage, plus complexe, plus noir. Dès ce premier volume, il affleure, avec cette scène d'horreur où, à tâtons, de nuit, il découvre un cadavre étendu au sol dans « La perle noire ». Nelly est la première des héroïnes du cycle, encore timide – les lecteurs découvriront bientôt la bouleversante Raymonde de Saint-Véran, la comtesse de Cagliostro, la demoiselle aux yeux verts, Dolorès Kesselbach, et la vieille Victoire, la nourrice qui sait tout et peut tout comprendre. Le personnage va évoluer. Lupin, dans ce tome I de sa vie, vole de manière légère et pas toujours élégante. Ce n'est qu'après Le Bouchon de cristal qu'il deviendra véritablement chevaleresque, patriote et moral. Mais, déjà, il a des principes : il ne tue pas, il défend les femmes malheureuses, il réhabilite ceux qu'on accuse à tort. Dès ce lever de rideau il juge impitoyablement les Dreux-Soubise, aristocrates imbuables, les Imbert, bourgeois imbus, ou Victor Danègre, buveur de gros rouge. Son historiographe en témoigne : « Et voilà

1. Préface de *Pierre et Jean*, Folio classique, p. 51-52.

comme quoi le crime est toujours puni et la vertu récompensée, conclut Arsène Lupin, lorsqu'il m'eut révélé les dessous de l'affaire » (p. 237).

Pour le reconnaître, il suffira de prêter l'oreille, comme le fait Ganimard : « Et soudain, dans ce silence un éclat de rire retentit, mais un rire joyeux, heureux, le rire d'un enfant pris de fou rire, et qui ne peut pas s'empêcher de rire. Nettement, réellement, Ganimard sentit ses cheveux se hérissier sur le cuir soulevé de son crâne. Ce rire, ce rire infernal qu'il connaissait si bien !... » (p. 114). En 1921, Rafael Sabatini inventera Scaramouche, le dernier des grands romans de cape et d'épée, et lui donnera cet inoubliable incipit : « Il naquit avec le don du rire et le sentiment que le monde était fou. »

En 1905, la mode du tango commence à peine, confidentielle mais correspondant tellement à l'air du temps : torse royal, jambes canailles, le danseur est à la fois apache des barrières et homme du monde reçu partout. Sa cavalière porte encore un corset mais ne tardera pas à s'en libérer. Les aventures d'Arsène Lupin se développeront selon ce rythme de fête et de nostalgie, d'éclats de rire et de larmes, de tristesse et de séduction.

ADRIEN GOETZ

Maurice Leblanc

Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur

« L'insaisissable cambrioleur », « le fantaisiste gentleman qui n'opère que dans les châteaux et les salons », « l'homme aux mille déguisements »... Parues en 1907, voici les premières aventures d'Arsène Lupin, le bandit qui est aussi le héros, dont Maurice Leblanc rend sympathiques les exploits malhonnêtes. Lupin ne vole jamais par avidité, mais toujours pour le panache. Ce Don Juan du crime exprime la quintessence de l'esprit français Belle Époque. Leblanc trace un pont entre l'actualité criminelle, les faits divers lus dans la presse et les mystères historiques. Ainsi, « notre voleur national » se fait enquêteur, et s'enrichit en résolvant des énigmes.

S'inscrivant dans la lignée des créateurs du roman policier, Maurice Leblanc y ajoute l'humour et l'autodérision. Il y a en Lupin du Vidocq (le forçat passé du côté de la police), du Jean Valjean devenu le respectable M. Madeleine dans *Les Misérables*, du Edmond Dantès réapparaissant en comte de Monte-Cristo. Arsène Lupin est la synthèse de nos souvenirs de lecture. C'est ce qui le rend si attachant : à la fois populaire et classique.

Texte intégral

*« Il se jette dans des aventures pour découvrir la vérité ;
seulement cette vérité il l'empêche. »*

MAURICE LEBLANC, « QUI EST ARSÈNE LUPIN ? »



Arsène Lupin,
gentleman-cambrioleur
Maurice Leblanc

Cette édition électronique du livre
Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur de Maurice Leblanc
a été réalisée le 19 juillet 2021 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072947599 - Numéro d'édition : 395518).

Code Sodis : U38695 - ISBN : 9782072947629.

Numéro d'édition : 395521.